
Émile Guillaumin: du lecteur au prescripteur de lectures militantes

Agnès Roche

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/339>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2009

Pagination : 13-22

ISBN : 978-2-84516-564-9

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Agnès Roche, « Émile Guillaumin: du lecteur au prescripteur de lectures militantes », *Siècles* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 04 décembre 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/339>

ÉMILE GUILLAUMIN : DU LECTEUR AU PRESCRIPTEUR DE LECTURES MILITANTES

La vie d'Émile Guillaumin, né à Ygrande (Allier) en 1873, mort dans le même village en 1951, constitue une trajectoire originale¹. Paysan tout au long de sa vie, refusant de quitter la terre, il est aussi écrivain, cantonné aux marges d'un champ littéraire largement fermé aux classes populaires. Méfiant à l'égard des partis et des étiquettes politiques, son seul engagement militant au sens classique est syndical est le poste de secrétaire d'un des premiers syndicats de paysans, la Fédération des syndicats des travailleurs de la terre fondé en 1904, dans l'Allier².

Quelle a été la place de la lecture dans la genèse de son univers culturel et dans la construction de son œuvre ? Comment, dans le cadre syndical, en est-il venu à devenir lui-même prescripteur de lectures pour ses camarades ? Comment, chez Guillaumin, lectures, écritures et militantisme s'imbriquent-ils ?

Tout d'abord, pour Émile Guillaumin, paysan parmi les paysans, les lectures de jeunesse constituent l'une des origines du rôle de

1. Sur la trajectoire d'É. Guillaumin, cf. Agnès ROCHE, *Émile Guillaumin, un paysan en littérature*, Paris, 2006.

2. Cf. Agnès ROCHE, « Payannerie et syndicalisme dans l'Allier au début du siècle », *Siècles*, n° 8, 1998, p. 39-54.

3. Il fait ce constat dans des cahiers où il note ses impressions de lecture. Cf. A. D. de l'Allier, fonds Guillaumin, 47 J 199.

porte-plume de la paysannerie qu'il s'octroie. Par la suite, paysan parmi les intellectuels, Guillaumin propose une représentation littéraire novatrice de la paysannerie. Enfin, intellectuel parmi les paysans, il devient lui-même prescripteur de lectures pour ses camarades syndicalistes.

Le paysan chez les paysans : des lectures à l'origine d'une vocation particulière

Si Guillaumin est issu d'une famille paysanne pauvre, il faut souligner l'écart entre la famille paternelle quasi illettrée, et la branche maternelle plus aisée et cultivée. Son grand-père, abonné à un quotidien local, lui apprend à lire avant son entrée à l'école primaire. Le jeune garçon fait la lecture du journal le soir à sa famille. Encouragé par son instituteur, il est très vite un gros lecteur, fréquente la bibliothèque de l'école et la société de lecture fondée par les « rouges » dans son village en 1874.

Quelques auteurs semblent particulièrement marquants dans l'ensemble des lectures du jeune homme.

Guillaumin apprécie George Sand et ses ouvrages champêtres mettant les paysans au cœur de ses intrigues. Le roman de Pierre Loti, *Pêcheurs d'Islande*, lu en 1886 alors qu'il a 13 ans, est peut-être le livre le plus marquant pour le jeune homme. Il est profondément ému par ce texte qui décrit la vie rude de pauvres pêcheurs, paysans de la mer. Guillaumin est également grand lecteur de François Coppée, poète parnassien très populaire à la fin du XIX^e siècle, célèbre par sa sentimentalité et sa manière simple de peindre la vie des humbles. Victor Hugo, classique scolaire sous la III^e République, marque aussi la trajectoire de lecteur de Guillaumin. Il est particulièrement sensible à sa façon de décrire le peuple mais aussi à l'héroïsme du poète refusant la soumission à l'Empire.

Les ouvrages les plus mémorables pour Guillaumin sont donc ceux qui décrivent le peuple dans son travail, son quotidien, ses souffrances. Il aime également particulièrement des auteurs qui adoptent une position résistante, comme George Sand ou Victor Hugo.

À partir de l'ensemble de ses lectures, Guillaumin note à plusieurs reprises que le peuple est peu présent dans la littérature³. Il

critique vivement les écrivains qui, selon lui, méprisent ou haïssent le peuple, tel Balzac. Fort du constat de l'absence du peuple et en particulier de la paysannerie en littérature, il se donne alors pour mission d'en devenir le porte-plume. Intellectuel originaire de la paysannerie, il peut alors détenir doublement la vérité : par rapport aux écrivains bourgeois qui ne connaissent rien aux paysans, et par rapport aux paysans que la misère maintient dans l'ignorance et la servitude.

Le paysan chez les intellectuels : l'élaboration d'une représentation littéraire novatrice de la paysannerie

L'œuvre de Guillaumin, composée d'essais et de romans, mais aussi de centaines d'articles de presse ou de revues, peut être qualifiée d'œuvre militante. Nous nous en tiendrons ici à l'ouvrage qui l'a fait connaître, *La Vie d'un simple*, paru en 1904 chez Stock, et qui a failli lui valoir le prix Goncourt.

La genèse de *La Vie d'un simple* est fortement influencée, Guillaumin le dit lui-même, par la lecture du roman d'Eugène Le Roy, *Jacquou le croquant*⁴. Mais les deux héros, Tiennon et Jacquou divergent sur un point : là où le premier se soumet, le second se révolte. Alors que Jacquou va finir par mettre le feu au château du comte de Nansac, Tiennon est un paysan qui attend patiemment des jours meilleurs et qui travaille.

Dans *La Vie d'un simple*, Guillaumin invente une nouvelle représentation de la paysannerie, s'écartant à la fois de l'ethnocentrisme et du populisme.

Il raconte donc la vie de Tiennon, un métayer pauvre de l'Allier : « une pauvre vie monotone de paysan, semblable à beaucoup d'autres »⁵, la vie de labeur d'un petit paysan exploité par des propriétaires malhonnêtes, avarés et avides. C'est bien une domination économique, sociale, mais aussi culturelle qui est mise en lumière. Cette peinture de la paysannerie innove car elle est socialement située : les relations sociales entre paysans et bourgeois sont clairement exposées, et les diverses composantes de la paysannerie également décrites.

4. Paris, 1901.

5. É. GUILLAUMIN, *La Vie d'un simple*, p. VI.

6. Toutes ces remarques sur les conditions de vie et de travail du paysan sont issues de *La Vie d'un simple*, p. 236-243.

Le personnage de Tiennon, un « simple » s'avère parfaitement conscient de la situation de domination à laquelle il est réduit. Au moment où il est chassé de la métairie et de la terre qu'il a travaillée pendant vingt-cinq ans par un propriétaire indigne, il fait un bilan, et constate que la vie « est bête et triste » pour le paysan, qui ne profite d'aucune des douceurs de l'existence. Les beautés de la nature ? « tout cela est bien beau pour ceux qui ont la faculté d'en jouir », mais pour le paysan le printemps n'est que le moment d'un intense travail ; l'été est le temps des travaux les plus durs, et « ce n'est pas le moment de faire des siestes » ; à l'automne les jours raccourcissent, mais la journée du paysan s'allonge ; quant à l'hiver, ce n'est pas la saison du repos car il faut soigner les bêtes, entretenir les outils, confectionner des barrières pour les champs. Le paysan de Guillaumin est avant tout un travailleur. Tiennon compare sa propre situation avec celle des ouvriers, des fonctionnaires, et insiste sur les incertitudes et les soucis causés par les aléas du temps et des intempéries. Les douceurs de la vie ne sont pas accessibles au paysan : il vit dans de « vieilles maisons laides et sombres qu'on ne peut pas faire réparer », habillé de « vieux habits rapiécés, crottés, auxquels adhèrent les poils de bêtes ». Il ne peut voyager et découvrir les beautés du monde. Il ne peut non plus consommer : « le pain blanc à croûte dorée que font tous les jours les boulangers : il n'est pas pour nous, ce pain-là ! », de même pour la viande de boucherie, les pâtisseries. Même les produits de la basse-cour, dont le paysan devrait profiter, ne sont pas pour lui, car il doit les vendre pour vivre, et pouvoir acheter les produits des villes, étoffes, sabots, mercerie. Les services du pharmacien, du médecin, du curé, du notaire, sont chers. Le paysan a une vie « de mercenaire », comparée aux conditions de vie de toutes les autres classes de la société⁶.

Si Guillaumin décrit minutieusement les facettes les plus sombres de la mentalité et des mœurs paysannes, il les associe constamment à des conditions de vie difficiles, à des contraintes pesantes. Ainsi, il décrit l'insensibilité des familles à l'égard des vieillards, que l'on est pressé de voir mourir quand ils sont impotents, mais le contexte de la description amène le lecteur à l'indulgence, tant les familles sont pauvres et accablées de tâches harassantes. Si les enfants sont traités avec peu de

douceur, c'est qu'ils sont nécessaires au travail domestique, notamment pour garder les troupeaux : on n'a pas le loisir, chez les pauvres, d'aller à l'école. On perçoit également que les paysannes sont souvent acariâtres, peu affectueuses avec leurs enfants, peu aimantes avec leurs maris, mais Guillaumin les montre aussi croulant sous la tâche, levées les premières, servant les hommes, préparant les repas, organisant la maison, et travaillant aux champs autant que les hommes, sans une minute de loisir. La violence paysanne, stigmatisée par tant de romanciers au XIX^e siècle, est bien présente dans *La Vie d'un simple* puisque lors d'une bagarre, Tiennon se défend et tue accidentellement un de ses camarades. Mais ici, cette violence est le résultat d'un malentendu, de la malchance, et n'a rien à voir avec la sauvagerie.

Point de populisme, d'idéalisation, les côtés sombres ne sont pas passés sous silence. Mais les travers paysans ne sont pas condamnés. Bref, c'est une lecture compréhensive de la domination subie par les paysans qui est à l'œuvre chez Guillaumin.

La Vie d'un simple bénéficia d'une réception critique unanimement favorable à tel point que son éditeur le proposa au prix Goncourt. Si le succès fut grand, c'est que la représentation littéraire de la paysannerie proposée par Guillaumin concordait avec les horizons d'attentes de cette époque.

L'évolution du contexte économique (crise agricole de la fin du XIX^e siècle), social (déclin des notables), et politique (la « République au village »⁷) rendait possible une évolution de ces représentations. La pastorale (comme celle de George Sand) ne correspondait plus à rien dans un monde rural désormais en crise, et les romanciers réalistes (Zola) n'avaient plus de raisons politiques de vilipender le paysan⁸.

Guillaumin le paysan fut donc le promoteur dans le champ littéraire d'une représentation renouvelée du paysan. Au sein du monde paysan, en tant que syndicaliste, il se fit également prescripteur de lectures et chantre de l'éducation des humbles.

7. En référence au titre de l'ouvrage de Maurice AGULHON (Paris, 1979) : « Si [la république] n'avait eu pour appui que les villes et si « les campagnes » l'avaient uniformément refusée, la France, chargée presque jusqu'à nos jours de paysannerie nombreuse, ne serait pas devenue républicaine » cf. p. 13.

8. Cette évolution est également sensible dans la peinture : la tradition pastorale, qui offrait une image lénifiante de la vie rustique, avec des paysans qui « s'amuse » aux travaux des champs, décline dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et apparaît une image du paysan définie par l'acte du travail. Voir sur ce sujet Monica JUNEJA, *Peindre le paysan. L'image rurale dans la peinture française de Millet à Van Gogh*, Paris, 1998.

9. La Fédération des syndicats agricoles de l'arrondissement de Montluçon et sa région est fondée le 18 juillet 1903. De tendance conservatrice, elle regroupe des syndicats à buts essentiellement corporatistes. Pour plus de précisions, Cf. André TOURET, *Les campagnes bourbonnaises sous la IIIe République*, thèse de doctorat d'histoire, univ. de Clermont-Fd, 1974, ainsi que Jean-François VIPLE, *Sociologie politique de l'Allier. La vie politique et les élections sous la IIIe République*, Paris, 1967.

10. Ces syndicats mixtes, présents dans quelques villages de l'Allier, étaient donc peu nombreux et leur influence était très restreinte.

11. Le premier syndicat bûcheron en Bourbonnais naît en 1900 à Lurcy-Lévis, à la limite du Cher, à l'initiative des bûcherons de la forêt de Tronçais. Ensuite, dix autres syndicats vont suivre. Le 5e congrès national des bûcherons se tient à Lurcy-Lévis en 1906

18 (cf. ouvrage collectif, *Bourbonnais*, Le Puy, 1982,

p. 122) Sur cette question du syndicalisme des bûcherons dans le cas du Cher, voir Claude PENNETIER, *Le socialisme dans le Cher, 1851-1921*, Paris, 1982, p. 34-56.

12. Cf. J.-F. VIPLE, *Sociologie politique [...]*, tableaux tirés des enquêtes agricoles de 1882, 1892 et 1929, p. 26.

L'intellectuel chez les paysans : Guillaumin syndicaliste et prescripteur de lectures

Au début du siècle, dans l'Allier, on assiste à la naissance de syndicats paysans d'un genre nouveau, composés exclusivement de petits exploitants (propriétaires de domaines de moins de 20 hectares, fermiers ou métayers), et de salariés (ouvriers agricoles, journaliers ou domestiques). Auparavant, les syndicats agricoles étaient soit des organisations corporatistes, préoccupées avant tout d'achat de matériel en commun⁹, soit ce que l'on a appelé des « syndicats mixtes » théoriquement composés de propriétaires et de métayers, dirigés *de facto* par des propriétaires¹⁰, soit enfin des syndicats de bûcherons, constitués à partir de 1900 dans la forêt de Tronçais et la région de Jaligny¹¹, affiliés à la CGT.

Entre 1904 et 1911, une cinquantaine de petits syndicats vont naître dans le département, et se regrouper au sein de la Fédération des syndicats des travailleurs de la terre. Les revendications principales de la Fédération portent sur les conditions du métayage. Les métayers sont particulièrement nombreux dans la Fédération, ce qui renvoie à l'importance du métayage dans le département (environ un tiers des paysans à la fin du XIX^e siècle¹²). Au total plus de 2 000 personnes adhèrent, à un moment ou à un autre à la Fédération. Dans certaines communes de l'est du département, près de 10 % de la population est syndiquée, soit un foyer sur deux ou sur trois. L'importance de ce mouvement est donc loin d'être mineure dans le monde paysan de la région. Mais l'expérience sera de courte durée : elle prend fin avec la guerre de 1914-1918.

Pendant six ans, entre 1906 et 1911, Guillaumin est le secrétaire de la Fédération : il tient la comptabilité, et surtout il est responsable de son journal, *Le Travailleur rural*. Il tient la liste des abonnés, sollicite les adhérents pour des articles, corrige leur prose, propose des revues de presse et des lectures, sélectionne des extraits d'œuvres littéraires.

Se définissant comme « l'intellectuel de ce mouvement »¹³, Guillaumin attache une importance capitale à l'élévation intellectuelle et morale de la paysannerie : il n'a de cesse de le marteler au fil des numéros. S'il analyse en termes marxistes les relations sociales (exploiteurs et exploités), la solution proposée, c'est bien la méritocratie. Guillaumin érige son cas (l'autodidaxie) en modèle et propose l'école et la culture, et non la révolution, pour sortir de la domination. Dès le premier numéro, dans un article intitulé « conseils aux jeunes gens », il interpelle :

« adolescents rieurs de l'heure présente, qui, demain, serez des hommes, si vous désirez obtenir des conditions de vie meilleures que celles des hommes d'hier et des hommes d'aujourd'hui, faites un effort pour les mériter. [...] Il ne suffit pas de constater que les travailleurs de la terre sont exploités et de le crier aux jours de grande fatigue ou aux jours de bombe, il faut que vous deveniez aussi instruits, plus s'il est possible que vos futurs exploités [...]. Tant pis si je vous déplais, jeunes camarades, mais laissez moi vous dire ceci franchement, brutalement : le temps passé à jouer à la manille ou à la poule au bouchon, est du temps perdu ; le temps passé à deviser sur des sujets scabreux ou frivoles est du temps perdu ; le temps passé à la chasse est du temps perdu. Quand on verra dans toutes les fermes, dans toutes les chaumières, en plus de la lampe familiale, la lueur de la petite lampe du travailleur solitaire, penché sur ses papiers, sur ses livres ; quand on verra dans toutes les communes, les jeunes gens fonder des bibliothèques et s'en servir, alors, mais alors seulement, nous serons près d'aboutir »¹⁴.

Dans ce même premier numéro, Guillaumin donne des conseils de lecture : Pierre Loti (*Pêcheurs d'Islande*), Eugène Le Roy (*Jacquou le Croquant, Le moulin du Frau*), Gustave Geffroy (*L'apprentie*), Édouard Droz (*Au petit battant*), Charles Géniau (*L'Homme de peine*), George Sand (*Les maîtres sonneurs, François le Champi*), Émile Zola (*Germinal*)¹⁵, Martin Nadaud (*Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon*), Battisto Bonnet (*Le garçon de ferme*), enfin Émile Guillaumin (*La Vie d'un simple*)¹⁶.

Il propose aussi la constitution de bibliothèques dans chaque groupe syndical, proposition qui sera d'ailleurs adoptée par la

13. Daniel HALEVY, *Visites aux paysans du centre*, Paris, 1934, rééd. 1978, p. 73.

14. *Le Travailleur rural*, n° 1, 1906.

15. On peut noter que Guillaumin ne conseille pas la lecture de *La Terre*, roman qui donne une vision bien sombre de la paysannerie.

16. Sur ces écrivains, voir Paul VERNIS, *Le roman rustique de George Sand à Ramuz*, Paris, 1962, et Anne-Marie THIESSE, *Écrire la France, Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Époque et la Libération*, Paris, 1991.

17. *Le Travailleur rural*,
n° 15, sept. 1909.
18. *Ibid.*, n° 5, fév. 1907.
19. *Ibid.*, n° 8, sept. 1907.
20. *Ibid.*, n° 24, déc. 1911.

fédération. Chaque syndicat consacre une petite somme à la constitution d'une bibliothèque. En septembre 1909, Guillaumin organise un concours de lecture, doté de prix. L'adhérent qui remporte le premier prix a lu vingt-cinq ouvrages de la bibliothèque de son groupe et se voit gratifié de six francs¹⁷. Guillaumin réitère ses conseils en matière de lectures à de nombreuses reprises, sur un ton souvent moralisateur : il explique à ses camarades que le succès ne sera possible que si les paysans « sont déterminés à s'instruire »¹⁸. Il leur reproche leurs loisirs inutiles :

« on n'a pas le temps de lire, et pourtant, combien parmi nos camarades paysans trouvent le temps de passer une demi-journée à traquer un malheureux lapin ou à ruser pour approcher une compagnie de perdreaux, ou bien à faire rouler des billes de billard et à manipuler des cartes. Il faut bien avoir le courage de le dire : c'est l'à quoi bon, le laisser aller, une espèce d'atrophie de la volonté qui fait qu'on ne saurait trouver du temps ni faire d'efforts pour augmenter la somme de ses connaissances, de façon à devenir apte à tenir un rôle effectif dans son organisation syndicale »¹⁹.

Ces sermons seront parfois reprochés à Guillaumin, perçu comme trop intellectuel, trop loin des préoccupations des paysans. Et parfois, le ton est acerbe :

« vous n'avez pas su vous mettre à la portée de leurs besoins et je dirai même de leur intelligence. Il faut à la jeunesse de la joie, du plaisir, de la vie en somme : eh bien, donnez-lui tout cela et vous l'aurez. Quoique paysans, quoique campagnards, vous ne savez pas parler à des paysans, à des campagnards. Vous les rendez méfiants en leur parlant de solidarité, de franchise, de moral à élever, *etc.* Tout cela ne dit rien aux jeunes paysans de chez nous. La jeunesse veut du plaisir, il faut lui en procurer »²⁰.

Guillaumin, Michel Bernard, principal animateur de la Fédération, et quelques autres responsables de groupes locaux, prennent conscience de l'échec global du syndicat, et plus particulièrement de leur mission éducative. Le ton est dès lors très désabusé :

« J'avais rêvé d'un rôle utile, d'un rôle d'éducation féconde. J'ai donné au Rural bien du temps d'une existence trop remplie, bien du temps qui, par ailleurs, me manquait. Je ne regrette rien ; je continuerais peut-être encore si j'avais conscience de faire la besogne vraiment utile que j'avais escomptée. La réalité m'a détrompé comme elle a détrompé Bernard ; je me rends compte que les efforts dépensés le sont presque en pure perte ; un noyau d'abonnés fidèles, un noyau de camarades syndiqués apprécient le journal... Les autres le lisent peu ou mal ou pas du tout – en tous cas n'y attachent aucune importance. [...] On n'a ni le goût de la lecture sérieuse ni le désir de s'instruire. Les dévoués même cessent d'envoyer de la copie. Preuve de lassitude générale. J'en ai assez »²¹.

De cette expérience syndicale de six années, Émile Guillaumin tire la matière du *Syndicat de Baugignoux*, roman qu'il écrit à partir de l'hiver 1908-1909. Le livre conte l'histoire d'un paysan pas comme les autres, autodidacte, instigateur et animateur d'un syndicat de métayers. Ce héros ressemble sur bien des points à son créateur : âme sensible, cultivé, paysan parmi les paysans qu'il veut défendre et réhabiliter, mais qu'il juge sans indulgence :

« Mes paroles glissent sur leur triple cuirasse d'ignorance, de méfiance et d'apathie. [...] Dans la lutte nécessaire pour le pain quotidien, ils font preuve d'une ténacité, d'une vaillance qui les ennoblit. Mais, sortis de là, ils sont égoïstes, faibles et grossiers... Réunis, ils sont, en plus, bruyants et un peu sauvages, et ils n'ont pas de vie intérieure »²².

L'écrivain prête à son personnage des sentiments douloureux, que partageront certainement les leaders de la Fédération :

« C'est drôle comme on se sent loin parfois, non seulement de ses camarades de travail, mais encore de ses camarades de lutte, mais encore de ses meilleurs amis ! [...] Je me demande si ce n'est pas un très grand malheur pour un homme du peuple d'avoir le goût du mieux social et du développement intellectuel, ce qui l'amène à vivre en isolé dans sa classe – parce que sa pensée n'est plus en harmonie avec celle de ses frères de souffrance dont il a cessé d'être le frère d'ignorance »²³.

21. A.D. Allier, 47 J 90.

22. *Le Syndicat de Baugignoux*, Moulins, 1982 [1912], p. 187.

23. *Ibid.*, p. 188.

Dans la trajectoire singulière de Guillaumin, les lectures jouent un rôle central. L'importance de la littérature dans son enfance, les auteurs retenus, la lecture qu'il en fait, le conduisent à endosser un rôle singulier : celui de porte-parole autoproclamé de la paysannerie dans la littérature. Si cet habit lui convient si bien, c'est qu'il lui permet de s'éloigner, *via* la littérature, d'une paysannerie avec laquelle il n'est plus en harmonie du fait de son autodidaxie, tout en restant à ses côtés. Guillaumin passe alors de la lecture à l'écriture et contribue aux redéfinitions des représentations littéraires de la paysannerie. Il met aussi son écriture et son savoir au service du syndicalisme, devenant alors prescripteur de lectures, mais il irrite souvent les paysans qui le perçoivent comme un intellectuel donneur de leçons, devenu étranger à leur univers.